



La nouvelle histoire et Lévi Strauss

Richard Marin

► To cite this version:

Richard Marin. La nouvelle histoire et Lévi Strauss. Caravelle. Cahiers du monde hispanique et luso-brésilien, 2011, 96, pp.165-178. hal-00974504

HAL Id: hal-00974504

<https://hal.science/hal-00974504>

Submitted on 7 Apr 2014

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La nouvelle histoire et Levi Strauss

Dans la seconde moitié des années 1960, dans le cadre de la « nouvelle histoire », dont la dénomination est officialisée en 1978 par l'ouvrage collectif de même nom dirigé par Jacques Le Goff, émerge le champ de l'anthropologie historique. Elle ne tarde pas à occuper une place de choix dans la discipline alors que l'histoire économique et sociale perd la position dominante qui était la sienne depuis les années 1950, avec Fernand Braudel et Ernest Labrousse comme figures tutélaires. La genèse puis le développement de ce nouveau domaine, qui accole le nom de Clio à celui de la discipline associée à Levi Strauss, conduit naturellement à s'interroger sur l'influence exercée par la principale figure du structuralisme sur les historiens. Or, comme l'illustre la première partie, le structuralisme de Levi Strauss se caractérise par son anhistoricité quand ce n'est pas son anti-historicité. Dès lors, rien de surprenant à ce que le rapprochement qui s'esquisse entre l'anthropologie et l'histoire, ensuite analysé, soit plein de sous-entendus, d'arrière-pensées, d'incompréhensions et d'ambiguïtés. Enfin, l'étude de la genèse, des méthodes et des objets de l'anthropologie historique conduit à la mise en lumière de la diversité de ses filiations celle de l'auteur de *Tristes Tropiques* n'étant qu'une d'entre elles.

I.L'œuvre de Levi Strauss : un déni de l'histoire ?

Le structuralisme anthropologique de Lévi-Strauss s'inscrit dans la filiation de la linguistique de Jakobson et de Saussure, selon laquelle chaque langue est une variation à partir d'une structure. Dans sa thèse sur *les structures élémentaires de la parenté* (1948), puis ses études sur les mythes¹, il met en évidence la récurrence d'un petit nombre de formes. Il en conclut que, derrière la diversité des cultures, il existe des invariants qui renvoient à une unité psychique de l'humanité, toutes les civilisations se contentant de combiner les mêmes éléments de base dans un nombre limité de conduites possibles. Comme il l'écrit dans son célèbre article sur « Histoire et ethnologie » (1949)² : « l'activité inconsciente de l'esprit » consiste à imposer des « formes à un contenu »...ces formes étant identiques dans toutes les sociétés qu'elles soient anciennes ou modernes, primitives ou civilisées.

A la différence des historiens, il ne procède donc pas par approche génétique. La genèse d'une structure se confondant selon lui avec son fonctionnement, son origine ne saurait figurer comme « cause ». Cette radicalisation de la notion de système, de modèle, parfois mathématisable comme les structures de parenté, fonde à ses yeux l'incontestable supériorité de l'anthropologie sur l'histoire. Dès lors, il établit une sorte de hiérarchisation implicite qui rejoue le débat entre la sociologie durkheimienne et les historiens de la Belle époque. A ses yeux, en tant que recherche conceptuelle, l'anthropologie est très supérieure à l'histoire, bornée à l'empirisme. Cette dernière, simple chronique de ce qui change, discipline idiographique et non nomothétique, se

¹ *Mythologiques*, t. I : *Le Cru et le Cuit*, Plon, 1964 ; t. II : *Du miel aux cendres*, *ibid.*, 1967 ; t. III : *L'Origine des manières de table*, *ibid.*, 1968 ; t. IV : *L'Homme nu*, *ibid.*, 1971.

² C. Lévi-Strauss, « Histoire et ethnologie », *Revue de Métaphysique et de Morale*, 1949.

montre bien incapable de dégager ces permanences, ces invariants, sans lesquels il ne saurait y avoir de science sociale. Alors que l'anthropologie, grâce à son approche structuraliste, accède à l'inconscient des pratiques sociales, l'histoire se contente d'organiser ses données par rapport aux expressions conscientes.

Cette hiérarchisation s'est souvent doublée chez Levi Strauss, qui ne cache pas l'ambition hégémonique de l'anthropologie dans le champ des sciences sociales, de critiques sévères à l'égard de l'histoire et des historiens. Elles ne furent pas pour peu dans la défiance à son égard de ces derniers. « Ainsi, pouvait-il écrire en 1955 : « une heure passée avec un contemporain de Platon, nous renseignerait plus sur la cohérence ou l'incohérence de la civilisation grecque que tous les travaux de nos historiens ³ ». Ce à quoi Braudel rétorqua, dans ses *Écrits sur l'histoire* « oui, c'est vrai mais parce que ce voyage aurait été préparé par la lecture de tous ces travaux d'histoire⁴ ». En 1962, dans *La pensée sauvage*, sa critique de la raison dialectique de Sartre lui est aussi l'occasion d'étriller l'histoire. Dernier mythe de nos sociétés, elle est élaborée à la manière dont les primitifs arrangent les mythes et ne serait rien d'autre qu'une manipulation arbitraire pour inventer une vision globale de l'Univers. Ou, encore, en 1964, dans *Le cru et le cuit* « La mythologie comme la musique sont des machines à supprimer le temps ».

D'un autre côté, Levi Strauss a beaucoup insisté sur le tard sur ses malentendus avec les historiens. Il le fait en particulier dans l'article « Histoire et ethnologie » (1983)⁵ et dans ses entretiens de 1988 avec Didier Éribon⁶. Dans ces conversations, il affiche une passion pour l'histoire, présentée comme « l'objet principal de [son] activité de lecteur » et considère que c'est bien à tort que l'on a prêté à son approche des sociétés premières, dites froides, de les avoir situées hors de l'histoire. Or, se justifie-t-il, « elles se rêvent primitives car leur idéal serait de rester dans l'état où les dieux les ont créés à l'origine des temps. Bien entendu, elles se font illusion et n'échappent pas plus à l'histoire que les autres ». Il rappelle aussi que, contre les anthropologues comme Bronislaw Malinowski qui ne juraient que par le terrain, il a toujours défendu la nécessaire connaissance du passé des populations prises pour objet d'étude. Quant aux « marxistes ou « néo-marxistes » qui lui reprochent d'ignorer l'histoire, il répond : « c'est vous qui l'ignorez ou plutôt qui lui tournez le dos, puisque vous mettez à la place de l'histoire réelle et concrète des grandes lois de développement qui n'existent que dans votre pensée. Mon respect de l'histoire, le goût que j'éprouve pour elles, proviennent du sentiment qu'elle me donne qu'aucune construction de l'esprit ne peut remplacer la façon imprévisible dont les choses se sont réellement passées. L'événement dans sa contingence m'apparaît comme une donnée irréductible⁷. »

De même, s'il dit faire sienne « la vieille notion de nature humaine » en rappelant « que le cerveau humain est fait partout de la même façon⁸ » il ajoute aussitôt que les problèmes auxquels il est confronté se posent selon des formes extraordinairement

³ « Diogène couché », *Les Temps modernes* n° 110, mars 1955, p. 1186-1220.

⁴ Cité dans Didier Éribon [1988], *De près et de loin, entretiens avec Claude Lévi-Strauss*, Points Seuil, 1991, p. 169.

⁵ « Histoire et ethnologie », *Annales ESC*, n°6, 1217-1231, 1983.

⁶ Didier Éribon, *op. cit.*, p.175.

⁷ *Ibid.*, p. 176.

⁸ *Ibid.*, p. 173.

diverses conditionnées par le milieu géographique, le climat, l'état de civilisation mais aussi le passé historique des sociétés.

Toutefois, en poussant plus avant, si Levi Strauss semble réhabiliter l'histoire dont il salue l'usage sans cesse plus fréquent de la part des ethnologues, c'est curieusement non celle des annalistes mais la vieille histoire événementielle qui semble avoir sa faveur. Ceux « qui reprochent parfois au structuralisme de privilégier l'immobile seront peut-être surpris, écrit-il en guise de conclusion à son article de 1983, et j'espère rassurés de le voir empressé à réhabiliter jusqu'à la plus « petite histoire », précisément parce qu'elle permet d'extraire d'un prétendu fouillis de dates et d'anecdotes certains des matériaux, et non les moins solides, avec lesquels nous pourrions continuer à édifier les sciences de l'homme ensemble⁹ ». Dans ses entretiens de 1988, il revient sur la question en ces termes :

« Dans un premier temps, l'école des *Annales* s'était détournée de la vieille histoire, celle des chroniqueurs et des mémorialistes, pour s'intéresser aux mouvements profonds dans l'ordre démographique, économique, ou dans celui des idées, pendant que les ethnologues prenaient le chemin inverse. Car c'est l'histoire événementielle et même anecdotique qui instruit sur la façon dont se concluaient jadis les alliances matrimoniales, se constituaient les réseaux de parenté, se transmettaient les biens tant dans les familles royales ou nobles que dans les milieux paysans traditionnels. En prenant les choses par ce biais nous parvenons à déceler des points de passage, des articulations, qui permettent de comparer des sociétés lointaines et exotiques et les états anciens de notre propre société. De nouveau, les chemins de l'histoire et de l'ethnologie se croisent, mais on peut l'espérer pour suivre dorénavant la même route à partir de cette jonction¹⁰ ».

Comme on le voit, on n'est guère éloigné de la vision durkheimienne assignant à l'histoire le simple rôle de pourvoyeuse en matériaux ...maintenant mis au service d'une anthropologie en surplomb ! Pourtant, en dépit de toutes ces incompatibilités et des fortes rivalités entre les deux disciplines, un dialogue et un rapprochement s'esquissent à partir de la fin des années 50.

2. Entre l'anthropologie structurale et l'histoire, la guerre n'aura pas lieu.

En écrivant, en 1971, dans le numéro spécial des *Annales* consacré à « Histoire et Structure¹¹ : « la guerre entre l'histoire et le structuralisme n'aura pas lieu », André Bruguière donnait bien la mesure des relations nouvelles qui s'établissent avec l'anthropologie structuraliste, bien plus apaisées et coopératives que par le passé. Vu du côté des historiens, ce rapprochement témoignait, certes, de l'attrait exercé par le structuralisme mais aussi d'une stratégie à même de lui disputer le contrôle du champ des sciences sociales.

⁹ « Histoire et ethnologie », *op. cit.* p. 1231.

¹⁰ Didier Éribon, *ibid.*, p. 172.

¹¹ « Histoire et Structure ». *Annales ESC*, n° 3-4, 1971.

Entre les deux disciplines, le premier grand débat avait eu lieu plus d'une décennie auparavant quand Fernand Braudel, en réponse à *Anthropologie structurale* (1958), un recueil d'articles de Levi Strauss, lui répliquait, la même année, dans les *Annales*, avec « Histoire et sciences sociales : la longue durée¹² ».

Les deux hommes sont alors les chefs de file de leur discipline. L'auteur de la thèse-monument sur *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II* (1947) a recueilli l'intégralité de l'héritage de son maître Lucien Febvre. Il lui a succédé en 1947 à la tête des *Annales, Economies, Sociétés, Civilisations* auxquelles il donne déjà un rayonnement international, au Collège de France (1949) et à la direction de la VI^e section de l'École Pratique des Hautes Études (EPHE), en 1956. Entre 1950 et 1955, il occupe aussi la présidence du jury d'agrégation, une position décisive pour faire évoluer sa discipline hors des entiers battus de la vieille Sorbonne qui n'avait pas voulu de lui.

Quant à Levi Strauss, si sa position institutionnelle n'est pas encore aussi forte – il est directeur d'études à la Ve section de l'EPHE sur la chaire de Marcel Mauss mais n'a pas encore accédé au Collège de France – son prestige intellectuel est immense. A l'égal de *La Méditerranée*, d'emblée perçue par les historiens comme une révolution épistémologique, ses *Structures élémentaires de la parenté*, publiées en 1949, constituent un événement majeur de l'histoire intellectuelle de l'après-guerre. Sa thèse, en mettant en évidence la prohibition de l'inceste comme un des universaux dans toutes les sociétés humaines, est le grand texte fondateur du structuralisme anthropologique. En outre, le grand succès éditorial de *Tristes Tropiques* (1955), méditation désenchantée sur la civilisation moderne et la disparition des peuples premiers, empreinte d'une sagesse qui rappelle les *Essais* de Montaigne, lui a valu une vraie notoriété littéraire, bien au-delà du cercle étroit des sciences sociales.

Pour s'être côtoyés entre 1935 et 1937 au Brésil, dans le cadre de la mission française qui a participé à la fondation de l'Université de São Paulo, les deux hommes se connaissent bien, se respectent, mais n'ont jamais été des familiers. Aux dires de l'historien Maurice Aymard, un des proches de Braudel, celui-ci entretenait des liens intellectuels étroits avec l'économiste François Perroux et le sociologue Georges Gurvitch mais pas avec Levi Strauss qu'il n'a jamais tutoyé. Au demeurant, dans ses entretiens avec Didier Eribon, Levi Strauss évoque, non sans causticité, sa vision du Braudel qu'il avait connu à São Paulo :

« Braudel était sûr de lui-même, de la différence d'âge, de sa position déjà plus haute dans la hiérarchie universitaire [...]. C'était un aîné, plus avancé que nous dans sa carrière et dans sa thèse. Il ne l'avait pas encore écrite, mais il en transportait les matériaux. Avant de louer une maison, il avait eu besoin d'une chambre d'hôtel supplémentaire pour les caser ! [...] Il nous traitait d'un peu haut¹³. »

Toutefois, équitable, il convient aussi que, quand il risqua d'être renvoyé en France car on lui reprochait de faire trop peu de place dans son enseignement de la sociologie au positivisme d'Auguste Comte, Braudel mit « tout son poids dans la balance. », ce qui lui valut de rester.

¹² Fernand Braudel, « Histoire et sciences sociales. La longue durée », *Annales ESC.*, n°4, 1958, p. 725-753

¹³ Didier Eribon, *ibid.*, p. 37.

Dans sa réponse à *Anthropologie structurale*, Braudel, tout en étant très conscient du poids institutionnel supérieur de sa discipline, n'en sous-estime pas pour autant les attraits de cette science neuve. Il a parfaitement compris la force de séduction de la modélisation mathématique utilisée par Levi Strauss qui ambitionne de disputer à l'histoire la place de fédératrice des sciences sociales.

Dans ce combat épistémologique à fleurets mouchetés qui précède de dix ans la rencontre entre les deux disciplines Braudel, après avoir rendu hommage à Levi Strauss pour avoir su éclairer le langage sous-jacent aux structures élémentaires de la parenté, aux mythes, aux échanges économiques, affirme que seule l'histoire a la capacité d'unifier toutes les approches de l'homme. Elle dispose d'un atout-maître : la longue durée, qui est comme le pendant de la structure anthropologique chère à Levi Strauss. Ainsi Braudel en vient à conceptualiser une histoire structurale, du temps presque immobile, insensible au temps des hommes, ce contre quoi nombre d'historiens réagiront plus tard. Il s'agit, écrit-il, d'une « histoire lente à couler et à se transformer » faite bien souvent de retours insistants, de cycles sans cesse recommencés [...] un assemblage, une architecture mais plus encore une réalité que le temps use mal et véhicule très longuement. Certaines structures, à vivre très longtemps deviennent des éléments stables, d'une infinité de générations : elles encombrement l'histoire, en gênent donc en commandent l'écoulement¹⁴ ». A côté de cette temporalité opposée aux anthropologues, les deux autres niveaux temporels que retient Braudel, celui du « temps social » - des économies, des États et des sociétés - et le temps individuel, « celui de l'histoire événementielle dont il convient de se défier » ont peu d'intérêt comme contrefeux à l'offensive structuraliste.

Toutefois, ne nous méprenons pas, si Braudel fait sienne la notion de structure, elle est à mille lieux de celle de Levi Strauss. Descriptive, repérable dans une réalité concrète et dans le temps, elle est pleinement *dans* l'histoire alors que pour l'anthropologie structuraliste, elle reste *hors* de l'histoire.

Introduit par Braudel, le débat entre histoire et structuralisme occupe toutefois une place réduite dans les *Annales* au cours des années 1960. On y relève, un bref article d'Annie Kriegel (1964)¹⁵ et un long compte rendu de thèse de Nathan Wachtel (1966)¹⁶ qui sont autant d'invitation au rapprochement entre les deux démarches et deux articles consacrés (1962, 1964) à la démarche structurale en littérature¹⁷.

A l'aune de cette rareté, « Histoire et Structure », le numéro spécial des *Annales* de 1971, prend toute son importance et signale un réel changement de cap de la revue. Comme le structuralisme est en perte de vitesse - en mai 1968 les « structures ne sont pas descendues dans la rue » !- la situation paraît propices aux historiens pour regagner une partie du terrain perdu. Dans sa présentation, André Burguière qui reconnaît bien volontiers l'influence exercée par le structuralisme sur la recherche historique, souligne en même temps que « le reflux vers l'histoire [de l'ethnologie] s'esquisse déjà. » Porte-

¹⁴ Ferand Braudel, *La Méditerranée et le Monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*, Préface, Colin, 1949, p. 13-14.

¹⁵ Annie Kriegel, « Structuralisme et histoire », *Annales ESC*, n° 2, 1964. p. 374-375.

¹⁶ Nathan Wachtel, « Structuralisme et histoire : à propos de l'organisation sociale de Cuzco », *Annales ESC*, 1966, n°1, p. 71-94.

¹⁷ Atsuhiko Yoshida, « Analyse structurale d'un roman chinois : le Si Yeou-Ki », *Annales ESC*, 1962, n°4, p. 647-662 ; Atsuhiko Yoshida, « Le Punyavantajataka : analyse structurale d'un jataka », 1964, n°4, p. 685-695.

parole de la ligne éditoriale de la nouvelle direction des *Annales*, il prône l'usage d'un structuralisme ouvert, à usage des historiens, capable de faire la démonstration qu'eux aussi sont capables d'accéder à l'inconscient des pratiques collectives. Si « un peu de structuralisme éloigne de l'histoire, beaucoup de structuralisme y ramène » est-il même amené à conclure.

Des quatre articles que le numéro consacre à l'étude des mythes, trois sont confiés à des anthropologues : Claude Lévi Strauss¹⁸, Maurice Godelier¹⁹, Dan Sperber et Pierre Smith²⁰. Quant au dernier, sur le mythe de Mélusine, d'Emmanuel Le Roy Ladurie et Jacques Le Goff²¹, il constitue une sorte d'hommage à la démarche ethnologique et à Lévi Strauss avec des références appuyées au *Totémisme aujourd'hui* et aux *Mythologiques*, cités en bibliographie²². L'article est un témoignage probant de l'anthropologisation grandissante du discours historique et de l'entente cordiale qui est en passe de s'instaurer entre les deux disciplines. Il annonce les séductions de l'« Histoire immobile », pour reprendre le titre de la leçon inaugurale d'Emmanuel Le Roy Ladurie au collège de France, en 1973.

III. Le temps de l'anthropologie historique, dans les années 1970.

Les années 70 sont celles d'une histoire universitaire triomphante dont le secteur le plus dynamique appartient au domaine dit des *mentalités* qui recoupe largement l'anthropologie historique. L'histoire touche alors un large public, à un niveau difficile aujourd'hui à imaginer. Ainsi, *Montaillou, village occitan*, d'Emmanuel Le Roy Ladurie (1975), « conquiert-il près de 2 millions de lecteurs, toutes éditions confondues et traductions comprises »²³.

S'il n'est guère douteux que l'usage, par les historiens du terme d'anthropologie, préféré à celui d'ethnologie, doit beaucoup au fort ascendant de Claude Lévi-Strauss et de son école qui imposent la terminologie anglo-saxonne d'anthropologie sociale gardons nous cependant de surestimer l'influence du père du structuralisme sur cette histoire nouvelle. Comme nous le verrons, elle procède autant sinon plus d'un cheminement interne à la pensée historique.

Selon André Burguière, la recherche anthropologique des historiens d'alors investit quatre grands secteurs : celui de l'*anthropologie matérielle et biologique* (histoire des habitudes alimentaires, des modes d'habitation, histoire des attitudes à l'égard du corps et du milieu biologique), de l'*anthropologie économique* (diffusion des techniques agricoles, mécanismes de l'économie paysanne...), de l'*anthropologie sociale* (structures et comportements familiaux, organisation des relations de parenté) et, enfin, celui de

¹⁸ Claude Lévi-Strauss, « Le temps du mythe », *Annales ESC*, n°3-4, 1971, p. 533-540.

¹⁹ Maurice Godelier, « Mythe et histoire : réflexions sur les fondements de la pensée sauvage », *Annales ESC*, n°3-4, 1971, p. 559-586.

²⁰ Dan Sperber, Pierre Smith, « Mythologiques de Georges Dumézil », *Annales ESC*, n°3-4, 1971, p. 559-586.

²¹ Emmanuel Le Roy Ladurie, Jacques Le Goff, « Mélusine maternelle et défricheuse », *Annales ESC*, n°3-4, 1971, p. 587-622.

²² *Le totémisme aujourd'hui*, P.U.F., 1962 ; *Mythologiques*, t. I : *Le Cru et le Cuit*, Plon, 1964,

²³ Patrick Boucheron, « Le dossier Montaillou », *L'Histoire* n° 259, 11/2001, p. 46-47.

l'*anthropologie culturelle* (croyances, formes de la religion populaire, culture folklorique, cultures politiques).

Ces nouvelles orientations de la discipline historique ressortissent à la fois d'un certain air du temps et de facteurs propres à l'institution universitaire. La fascination pour le « temps immobile » des sociétés froides a beaucoup à voir avec « la fin de l'âge idéologique²⁴ » qui conjugue épuisement des certitudes sur le sens de l'histoire, doutes sur l'idée du progrès indéfini et sur la toute puissance explicative du marxisme. L'intérêt grandit alors pour les cultures d'avant l'industrialisation, sorte d'équivalents des mondes exotiques et pauvres perçus dans une sorte d'état d'innocence, à partir d'une valorisation nostalgique du passé et d'une fascination pour « ce monde que nous avons perdu ».

La relève générationnelle qui s'opère en 1969 aux *Annales* avec l'arrivée d'une direction collégiale - André Burguière, Marc Ferro, Jacques Le Goff, Emmanuel Le Roy Ladurie et Jacques Revel - en marginalisant Braudel et l'histoire économique et sociale favorise l'ouverture de nouveaux chantiers. Les numéros spéciaux de la revue attestent de manière éloquent ce engouement : « Famille et société » (n° 4-5/1972), « Histoire et sexualité » (n°4/1974), « Pour une histoire anthropologique » (n°6/1974), « Histoire de la consommation » (n° 2-3/1975), « Autour de la mort » (n°1/1976), « Anthropologie de la France (n°4/1976), « Histoire et anthropologie des sociétés andines » (n°5-6/1978) etc.

C'est à la VIe section de l'EPHE, devenue EHESS en 1975, que se localise le creuset le plus fécond de l'innovation. Là, l'histoire se confronte aux autres sciences sociales : sociologie, anthropologie, linguistique, leur emprunte des outils et certaines de leurs problématiques. Dès lors, il n'est pas surprenant que ce soit Jacques Le Goff, directeur de la VIe section puis de l'EHESS (1972-1977) qui ait, avec Emmanuel Le Roy Ladurie, un rôle décisif dans le développement de « l'anthropologie historique » dont il n'est pas loin de faire un équivalent de « *nouvelle histoire*²⁵.

Selon Misgav Har-Peled, la conversion de Jacques Le Goff à l'anthropologie s'opère graduellement comme en témoigne l'intitulé de ses séminaires. En 1965, son enseignement a pour titre « Histoire et sociologie de l'Occident médiéval ». En 1973, il devient « Anthropologie culturelle de l'Occident médiéval ». L'année suivante son séminaire, mais aussi sa direction d'études, changent de nom pour devenir « Anthropologie historique de l'Occident médiéval ». En 1978, Jacques Le Goff fonde le Groupe d'Anthropologie historique de l'Occident médiéval (GAHOM) qu'il dirige jusqu'en 1992 avant de passer la main à Jean-Claude Schmitt²⁶. En 1993, le GAHOM s'adjoindra un Groupe d'Anthropologie Scolastique dirigé par Alain Boureau. De la même manière que, pour Lévi-Strauss, faire de l'anthropologie c'était « expier » le passé colonial de la vieille ethnologie, pour Le Goff, ancien militant du Parti Socialiste Unifié (PSU), interprète Misgav Har-Peled de manière sans doute excessive, faire de l'histoire anthropologique, revenait à reproduire une démarche du même ordre dans le domaine

²⁴ François Furet, « Les intellectuels français et le structuralisme », *Preuves*, 1967.

²⁵ Voir sur ce point : Misgav Har-Peled, « Décoloniser l'histoire occidentale : Les naissances politiques de l'anthropologie historique », *L'Atelier du Centre de recherches historiques*, 07 | 2010, [En ligne], mis en ligne le 21 juin 2010. URL : <http://acrh.revues.org/index1914.html>. Consulté le 28 novembre 2010.

²⁶ A l'EHESS, entre 1978 et 1980, pas moins de quatorze séminaires sont consacrés à l'anthropologie historique.

historique. Pour l'un et l'autre, faire de l'anthropologie signifiait « décoloniser les sciences sociales²⁷. »

Quoiqu'il en soit d'une possible identification avec la démarche de Levi Strauss, Le Goff non seulement n'a jamais beaucoup emprunté ses concepts comme il s'est toujours défié d'une démarche anthropologique susceptible d'entraîner ses pairs vers une histoire universelle et immobile. En 1978, dans sa présentation de l'ouvrage consacré à la *Nouvelle histoire*, Le Goff justifie significativement le choix des biographies retenues : Georges Dumézil, Marcel Mauss mais pas Claude Levi Strauss à l'égard duquel il exprime quelques réserves : « On aurait pu, » écrit-il, y joindre Claude Levi Strauss dont le structuralisme entretient avec l'histoire des rapports ambigus, mais, qui s'il a inspiré des orientations nettement antihistoriques oui a-historiques, a aussi légué aux historiens du mythe et des textes une méthode d'analyse féconde ²⁸».

Au demeurant, quand ils recourent à l'anthropologie, la plupart des historiens, à l'égal de l'auteur de la *Naissance du purgatoire*, s'écartent très souvent de la « religion structuraliste » et font preuve d'un grand opportunisme en empruntant, « selon leurs besoins, des méthodes, des concepts, des éléments thématiques du questionnaire ethnologique²⁹ », celui de Levi Strauss n'étant qu'un parmi d'autres. Chez eux, l'option anthropologique découle plus des objets choisis que d'un clair projet lié à la discipline.

L'exemple de Georges Duby, un des historiens qui a le plus mobilisé la grille anthropologique, est très éclairant de l'éclectisme et de l'opportunisme des usages. Quand, dans sa thèse sur *La Société en Mâconnais aux XI^e-XII^e siècles* (1953), il étudie l'émergence des lignages à la base du système de domination, il s'inspire très clairement des *Structures élémentaires de la parenté* de Levi Strauss. Par contre, pour *Guerriers et paysans* (1973), l'essai de Mauss sur le don et l'économie ostentatoire³⁰ lui sert de fil conducteur. En revanche, pour *Les Trois ordres de l'imaginaire du féodalisme* (1978), il applique à sa documentation d'historien la grille d'analyse de la tripartition dumézilienne.

Dans *Montaillou*, Le Roy Ladurie, dont la documentation est historique, puise abondamment, selon ses interprétations, dans la littérature ethnologique - Radcliffe Brown, Van Gennep, Leach, Evans Pritchard, Mauss, Polanyi, Chayanov. Pourtant, alors même que d'importants développements concernent la famille et la parenté, Lévi-Strauss n'est cité que pour ...*Tristes Tropiques* ! Dans *Le Carnaval de Romans* (1979), il figure en bibliographie pour *Le totémisme aujourd'hui* et son "Introduction à l'œuvre de M. Mauss³¹". Quant à *L'Argent, l'amour et la mort en pays d'oc* (1980) il est placé sous les auspices des *Mythologiques*. Dans *Mythes et mythologies politiques* (1986), Raoul Girardet

²⁷ Misgav Har-Peled, *op. cit.*

²⁸ Repris dans J. le Goff, *La nouvelle histoire*, Bruxelles, Complexe, 1988, p. 26-27.

²⁹ André Burguière, « L'Anthropologie historique », dans *L'Histoire et le métier d'historien en France, 1945-1995*, Paris, Editions de la Maison des Sciences de l'Homme, 1995, p. 171-186, p. 172.

³⁰ Marcel Mauss, « Essai sur le don. Forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques », *L'Année sociologique*, 1923-1924.

³¹ Claude Lévi-Strauss, "Introduction à l'œuvre de M. Mauss », in Marcel Mauss; *Sociologie et anthropologie*, PUF, 1966.

dit toute sa dette à Mircea Eliade, à George Dumézil mais aussi au Lévi Strauss d'*Anthropologie structurale* et des *Mythologiques*³².

L'histoire antique est sans conteste le domaine qui s'est le plus profondément renouvelé grâce aux apports de l'anthropologie présents aussi bien dans les travaux de chez Pierre Lévêque, Marcel Détienne, Pierre Vidal Naquet que Jean-Pierre Vernant. Mais, si ces derniers recourent volontiers à la notion de structure, ils le font en historiens. « Une ethnologie sans histoire serait-elle autre chose qu'une sorte de tourisme supérieur ? » écrira Pierre Vidal Naquet dans *Faire de l'Histoire*³³. Quant à Jean-Pierre Vernant, tout en vouant une réelle admiration à Lévi Strauss, il a toujours dit sa réserve sur son a-historicité et s'est surtout réclamé, dans ses études sur la Grèce, de son maître Louis Gernet, de Marcel Mauss et de son « fait social total » voire de la psychologie comparative d'Ignace Meyerson.

S'il n'est pas douteux qu'une confrontation assez libre des historiens avec l'anthropologie et ses objets a œuvré à l'émergence de la « *nouvelle histoire* » celle-ci doit bien plus encore, aux dires d'André Burguière qui en fut l'un des principaux acteurs, à une filiation interne à la discipline remontant à la première génération des *Annales*³⁴. D'après lui, l'anthropologie historique constitue l'aboutissement de la notion de *mentalité* telle que l'imaginèrent, de manière d'ailleurs très différente, Lucien Febvre et Marc Bloch

Pour Febvre, l'étude des mentalités, en référence à l'œuvre de Lévy Bruhl³⁵, consiste en un exercice de psychologie historique qui cherche à reconstituer le système de représentations d'une époque. Pour y parvenir Febvre privilégie les biographies des sujets d'exception, comme Rabelais³⁶ et Luther³⁷ dont il suppose qu'ils sont détenteurs de la totalité de l'« outillage mental » de leur temps.

Marc Bloch, beaucoup plus marqué par la sociologie de Durkheim, ne sépare jamais ses études du mental de leur substrat social. Dans *Les Rois thaumaturges* (1924)³⁸, œuvre fondatrice de l'anthropologie historique influencée par Frazer et Lévy-Bruhl, il tente de comprendre la croyance en la puissance guérisseuse des rois de France et d'Angleterre, lors du toucher des écrouelles, comme une réalité sociale. De même, dans *La Société féodale* (1940)³⁹, il explique le mépris de la vie au Moyen Âge par la domination de la noblesse et de son idéologie dont la bravoure et la violence sont constitutives.

Dans les années soixante, les deux pères de la *Nouvelle histoire* : Philippe Ariès et Robert Mandrou, étrangers à l'anthropologie et à l'héritage de Bloch assument d'ailleurs pleinement la filiation febvrine. N'est-ce pas à partir des fiches laissées par Lucien

³² Raoul Girardet [1986], *Mythes et mythologies politiques*, Points Seuil, 1990, note 1, p. 195.

³³ J. Le Goff, Pierre Nora, (dir), *Faire de l'histoire*, Gallimard, 1974, t3, p. 162.

³⁴ Voir sur ce point André Burguière, « L'anthropologie historique et l'école des *Annales* », *Les Cahiers du Centre de Recherches Historiques*, 22 | 1999, [En ligne], mis en ligne le 17 janvier 2009. URL : <http://ccrh.revues.org/index2362.html>. Consulté le 02 mars 2010.

³⁵ L. Lévy-Bruhl, *Les fonctions mentales dans les sociétés inférieures*, Paris, PUF, 1910. *La Mentalité Primitive*, Paris, Alcan, 1927.

³⁶ L. Febvre [1942], *Rabelais ou le problème de l'incroyance au XVI^e siècle*, Paris, Albin Michel, 1968.

³⁷ L. Febvre [1928], *Un destin : M. Luther*, Paris, PUF, 1968.

³⁸ *Les Rois thaumaturges. Étude sur le caractère surnaturel attribué à la puissance royale particulièrement en France et en Angleterre*, Strasbourg, publ. de la faculté des lettres de l'Université de Strasbourg, (1924)

³⁹ 20. M. Bloch [1939-1940], *La Société féodale*, Paris, Albin Michel, 1994, tome II, livre 1, chap. 2 : « la vie noble ».

Febvre que Robert Mandrou rédige son *Introduction à la France moderne, 1500-1640 : Essai de psychologie historique* (1961) ?

Selon une toute autre modalité, l'histoire à visée anthropologique peut aussi être lue comme un prolongement et un dépassement de l'histoire économique et sociale quantitative sur laquelle Ernest Labrousse exerça son magistère universitaire durant les années 50 et 60.

Ainsi, dans bien des cas, ce sont les études quantitatives de démographie historique menées grâce à la méthode dite de « reconstitution des familles » qui ont préparé la voie aux travaux ultérieurs sur la sexualité, le mariage ou la mort.

De même, les pratiques de l'histoire sérielle, consubstantielles à l'histoire économique et sociale, ont-elles été ensuite mobilisées pour passer de la « cave au grenier » selon l'heureuse formule de Michel Vovelle. Ce dernier, rappelle d'ailleurs son itinéraire en des termes qui valent pour nombre d'historiens de sa génération : « historien quantitativiste formé à l'école d'Ernest Labrousse, j'ai gardé, en m'attachant à l'analyse des attitudes collectives, le souci d'une enquête qui, selon la formule célèbre « compte, mesure et pèse⁴⁰ ». Dans sa thèse sur *Piété baroque et déchristianisation en Provence au XVIII^e siècle*⁴¹ c'est grâce à la mise en série de milliers de testaments qu'il parvient à rendre évidente une déchristianisation provençale antérieure d'un demi siècle à la Révolution. Par la suite, ses travaux le conduiront à différentes études sur la mort combinant dimension anthropologique et historique. Maurice Agulhon invité par son directeur, Ernest Labrousse, à réaliser pour sa thèse une classique monographie départementale rédige *Pénitents et Francs-maçons de l'ancienne Provence*. Il y met en lumière la spécificité des sociabilités méridionales ouvrant ainsi la voie à ses travaux sur l'anthropologie historique du culturel ou du politique.

Au terme de notre propos, peut-on vraiment se risquer à parler d'une dette contractée par la *nouvelle histoire* à l'égard de Levi Strauss ? La réponse ne peut qu'être tout en nuance. Sans doute sa notoriété, alors même que le structuralisme était en perte de vitesse, a-t-elle contribué à la banalisation et à un usage bien peu anthropologique de la notion de structure par les historiens. Encore que, à y regarder de près, depuis les années 1950, ces derniers étaient déjà très familiers de la notion qui occupait une place privilégiée dans la conception labroussienne de l'histoire héritée de Marx. Innombrables étaient, en effet, les thèses d'histoire d'alors, pensées autour de l'articulation entre *conjoncture* et *structure*. S'il y eut influence de Levi Strauss sur les historiens elle fut vraisemblablement beaucoup plus indirecte et il n'est pas exclu que son rayonnement intellectuel ait pu développer un intérêt accru des historiens pour l'ethnologie et ses objets dans un contexte de décolonisation et d'émergence du tiers monde. Enfin, nous croyons l'avoir aussi montré, il est toute une veine de la *nouvelle histoire*, basée sur ce temps quasi immobile qui ne déplairait pas aux anthropologues, dont les fondements se

⁴⁰ Miche Vovelle, De la cave au grenier », « introduction, p.10, Québec, Serge Fleury éditeur, 1980.

⁴¹ Michel Vovelle, *Piété baroque et déchristianisation en Provence au XVIII^e siècle. Les attitudes devant la mort d'après les clauses de testaments*, Paris, Seuil, 1978.

trouvent dans la discipline historique elle-même et, singulièrement, chez les fondateurs des *Annales*.

Richard MARIN, professeur des universités, Toulouse 2-leMirail

Article paru dans **Caravelle**, *Cahiers du monde hispanique et luso-brésilien*, n°96, juin 2011, p. 165-178.